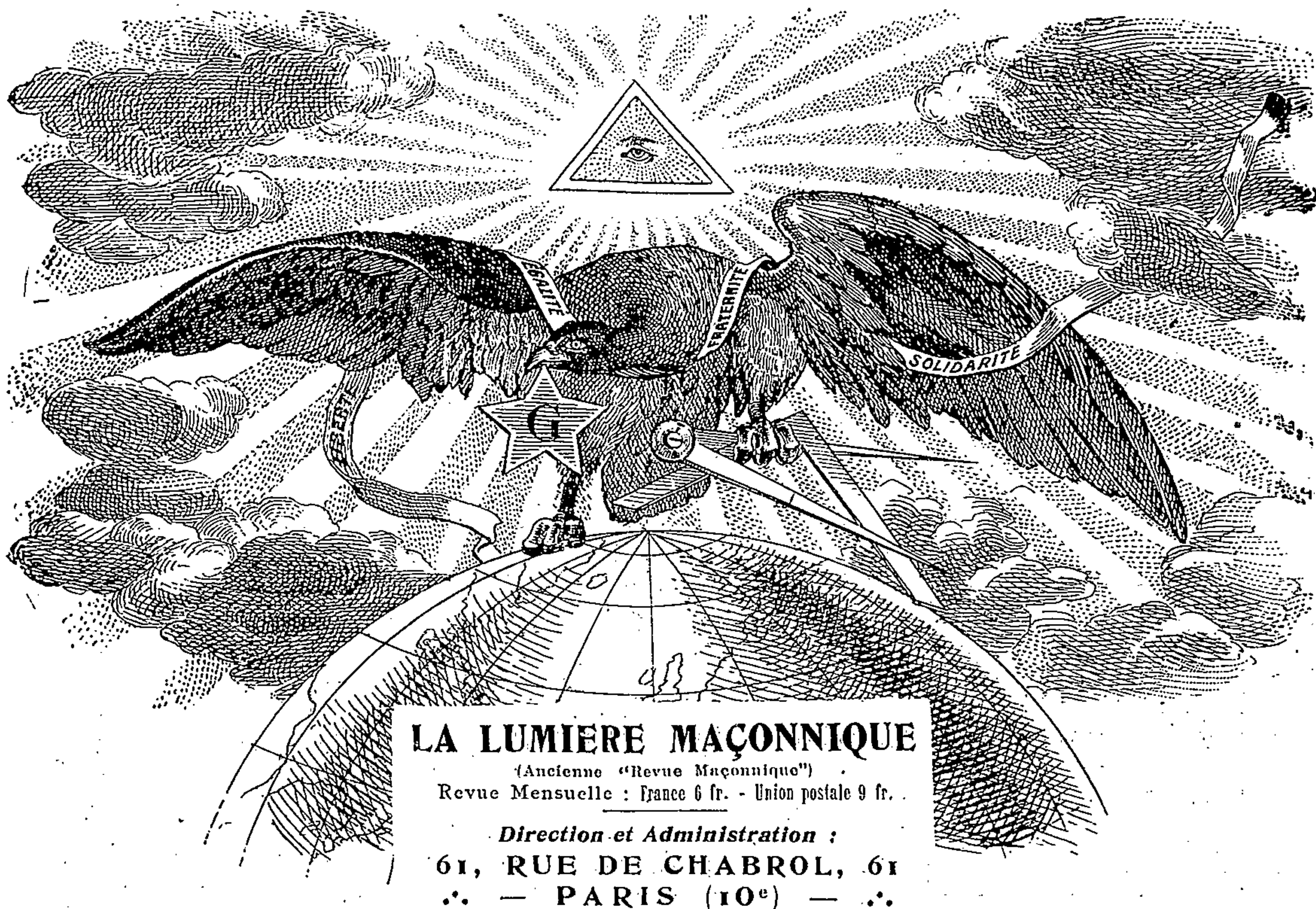
La Lumière maçonnique : revue mensuelle de la maçonnerie universelle



LA LUMIERE MAÇONNIQUE
(Ancienne "Revue Maçonnique")
Revue Mensuelle : France 6 fr. - Union postale 9 fr.

Direction et Administration :
61, RUE DE CHABROL, 61
∴ — PARIS (10e) — ∴

Troisième Année | Septembre-Octobre 1912 | No 32-33

Le Pastelliste Ch.-L. GRATIA∴

Manibus date lilia plenis.

Au huitième étage d'une maison de la rue Muller, dans la partie élevée de la Butte, si chère aux Muses et aux Arts, un vieillard, à l'œil morne et las, ne quitte guère sa fenêtre que pour parcourir à pas menus son petit appartement où, vingt fois par jour, les mêmes objets, meubles ou tableaux, lui rappellent les mêmes souvenirs et les mêmes pensées. Autant de fois il retourne à sa fenêtre, sa chère fenêtre d'où il domine la fournaise parisienne, insatiable dévorante de tant de forces physiques et morales. — Et, lorsqu'il s'arrête auprès de son chevalet, désormais inoccupé, il se révolte contre l'inévitable règle du destin. Il ne peut accepter que son grand âge puisse être une justification suffisante à ce repos forcé, son intelligence étant restée vive, alerte et jeune.

Qu'un ami survienne cependant et tout change en lui. Sa bonne face de Faust accompli laisse toute tristesse. Le mot gai, les piquantes et joyeuses saillies jaillissent, mais cet effort ne dure qu'un instant, car il est très dur d'oreille, il n'entend plus ce qui se dit autour de lui, et la conversation qui s'engage avec les siens l'attriste, Il y assiste sans profit. On parle de lui assurément et il le

sent, puisqu'un nuage bien visible passe derrière ce visage qu'il s'efforce de faire paraître gai. Il quitte alors son fauteuil, semble chercher quelque chose dans la pièce voisine, et on l'a souvent surpris devant sa psyché, se disant à lui-même dans une crispation de tout son être : « Pauvre Gratia, dans quel état tu es ! »

Entre sa barbe blanchie et sa coiffe de velours, réminiscence des vieux maîtres italiens, son œil, qui semble parfois encore vif, baisse un peu chaque jour. Sa main tremble et son être physique s'affaisse. Seul, son être moral est resté debout, vaillant et ferme.

Auprès de ce Philémon, une compagne attentive et dévouée veille sans cesse. Ce n'est pas Baucis qu'elle incarne, mais bien plutôt Antigone, car elle a beaucoup d'années en moins.

Douce compensation d'un ménage qui ne fut guère une joie !

Ce n'est donc pas de là que vient toute l'amertume de sa vieillesse. On devine facilement qu'ayant connu des heures de triomphe et de vogue, il souffre de l'oubli. C'est que le vieux maître pastelliste ne se rend pas compte qu'il y a pour tout artiste une époque critique à franchir, c'est celle où son œuvre, qui paraît démodée, n'est pas encore assez ancienne pour revêtir les charmes de la vieillesse. Mais que notre grand compatriote se rassure, l'œuvre considérable qui lui survivra saura bien, lorsque l'heure sera venue, le mettre de façon définitive au rang qui lui est désigné.

La vie de Gratia fut un long calvaire. Je me souviens d'une réflexion qu'il m'exprima, il y a environ quinze ans, lorsque tous deux nous déambulions par les rues de Commercy, alors qu'il nous arriva de rencontrer un convoi funèbre. Il s'arrêta, me regardant, et me dit avec un triste sourire, de cette voix un peu chantante qui lui était propre : « Qu'il est heureux, celui-là !... Vous verrez, mon ami,... j'ai toujours été si veinard !... j'atteindrai le siècle ! »

Et il l'a presque atteint, le siècle, puisqu'il meurt aujourd'hui à quatre-vingt-seize ans.

Charles-Louis Gratia est né à Rambervillers (Vosges), en 1815. Son père, ancien marin, ne pouvant se faire à la vie de province, vint avec ses fils à Paris, où il obtint la place d'argentier à la chambre des pairs, dans ce palais du Luxembourg qu'il habita plusieurs années. Le petit Louis avait alors neuf ans. Il en avait treize, lorsque le peintre Henri Decaisne, qui avait eu l'occasion de remarquer ses dispositions pour le dessin, le prit à son atelier. L'enfant y fit de rapides progrès, si rapides même que son maître se plaisait à dire et répéter à ses visiteurs : « Il me dépassera. »

Les débuts de Gratia furent difficiles. Il couchait dans un grenier mal clos où, les jours d'orage, il s'abritait d'un vieux parapluie, et lorsqu'il pouvait s'offrir pour un sou le légendaire paquet de couenne qu'il faisait rissoler, il s'estimait heureux. Il eut souvent à souffrir de la faim et du froid. C'est qu'il vivait de quelques rares portraits, faits à tout prix.

Pratiquant la peinture à l'huile et le pastel, il se spécialisa surtout dans ce genre, où il devait s'illustrer, car le pastelliste ne tarda pas à jouir d'une grande réputation, tant en France qu'en Angleterre.

C'est au Salon de 1837, Gratia avait alors vingt-deux ans, qu'il exposa pour la première fois. Son portrait au pastel de *Prosper Gothi*, artiste dramatique, lui valut des éloges. Il exposa successivement *Mayer Schnerb*, peinture à l'huile, 1840 ; *Esther de Beauregard*, 1841 ; *La Boisgontier*, 1844 ; les portraits du *Comte d'Eu* et de la *Comtesse de Solms*, née Lœtitia Bonaparte.

En 1844, avec son portrait en pied de la Boisgontier, fait au pastel

sur gros papier à pain de sucre, il obtint sa première récompense, une troisième médaille. Deux ans après, il méritait une deuxième médaille et son rappel, en 1861, le mettait *hors concours*.

Gratia se maria à vingt ans, et ce fut un geste qu'il déplora bien souvent, car il a toujours prétendu que ce mariage entrava sa carrière artistique.

Lorsqu'il dut faire son service militaire, il alla trouver le ministre de la Guerre, à qui il exposa sa situation de jeune père de famille, et il obtint d'être simplement incorporé dans la garde nationale, où il fut grenadier et porta le haut bonnet à poils. Mêlé à des émeutes, sans cependant avoir jamais tiré un coup de fusil, il reçut à bout portant plusieurs charges ; les traces indélébiles des grains de plomb sont restées, cachées par sa longue barbe.

Il fut l'ami et le camarade de beaucoup d'hommes illustres de son époque. Il connut Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas, Félix Pyat. Il fut l'ami de Meissonier, Daubigny, Steinheil, Geoffroy de Chaume, etc. Frédérick Lemaître disait : « Je n'ai que deux amis, Gratia et mon médecin. » Il connut enfant le général comte de Montaigu, qu'il retrouva à Nancy, où il était général de division et qui, de Nancy, venait bien souvent manger la soupe aux choux dans la petite maison de Lunéville.

La situation de Gratia commençait à se faire bonne, quand survint la Révolution de 1848. Peut-être un peu compromis par ses fréquentations, à coup sûr très éprouvé, il dut quitter la France et gagner l'Angleterre avec son ami Frédérick Lemaître, en 1850. A cette époque, le pastel n'était guère pratiqué, surtout en Angleterre, où Gratia se trouva seul à utiliser ce procédé. Il s'y voua d'une façon presque absolue et c'est pour cette unique raison qu'il put trouver du travail, car l'Anglais est protectionniste en peinture. Et encore ce ne fut pas sans luttes qu'il arriva à se faire connaître.

Vigoureusement trempé, l'artiste n'hésita pas, en attendant la clientèle et pour nourrir sa petite famille (il avait trois filles), à accepter du travail chez le célèbre fabricant de couleurs Newman, où il broyait des poudres. Et c'est l'œil souvent humide, que son patron le suivait dans cette besogne de manœuvre, car il ne pouvait se faire à l'idée qu'un tel artiste dût être contraint à un tel labeur. Newman, profondément apitoyé, s'employa à le sortir de l'ornière. Il exposa dans ses belles vitrines quelques-unes de ses œuvres et présenta l'artiste à quelques personnages qui s'intéressèrent vivement à lui, l'aidèrent de leurs conseils et de leurs deniers. Pour s'imposer, il fallait s'installer luxueusement, ne pas laisser croire au besoin d'argent et maintenir des prix élevés. On lui avança les fonds nécessaires et il eut pour maison d'habitation et atelier, le palais du cardinal Wiseman, dans Fitzroy-Square, à côté de Regent's Park.

C'est là qu'il reçut les plus grands personnages de l'Angleterre. C'est là qu'il fit une brillante série de portraits, entre autres ceux de la *Comtesse de Woldegrève ; John Blackwood ;* le *Colonel Donal ;* le *Général Stewart ;* les grands marins *Belcher* et *Aumannay*, qui allèrent tous deux à la recherche de Franklin ; *Miss Carrington ; Lord Follet ; Lord Willoughby*, premier chambellan de la Reine, etc., etc.

C'est à la vue de ce dernier portrait que la reine Victoria exprima son vif regret de ne pouvoir se faire peindre par le pastelliste, qui avait le grand tort d'être étranger (1). Ce que voyant, lord Willoughby proposa que Sa Majesté vînt poser dans une petite maison qu'il possédait auprès du palais, maison qui

(1) Edouard VII et George V ont rompu avec ces habitudes et ont fait faire leurs portraits équestres par DETAILLE.

avait appartenu à Cromwell et qui. extérieurement, avait l'apparence d'une masure. Ce fut accepté, mais à la condition que l'artiste n'exposerait pas ce portrait et n'en dirait rien. La Reine arrivait par une petite porte, souvent accompagnée du Prince Consort.

La comtesse de Connaught, mère de la Reine, voulut aussi avoir son portrait au pastel. On prit jour pour la première séance et, ce jour-là même, la comtesse tomba malade du mal dont elle mourut peu de temps après.

Le portrait de la Reine se trouvait chez l'encadreur Nosotti. Il n'était pas payé. On ne le réclama point. Le désarroi causé par cette mort le fit oublier. Gratia n'en dit rien et le conserva, pensant bien qu'on le lui réclamerait par la suite.

A citer à cette époque : *L'Homme d'Armes ;* le *Corsaire Turc ; Ecce Homo ;* la *Jeune liseuse ; Lady Norreys ;* le *Naturaliste Verreaux* et plusieurs autres grands portraits en pied.

C'est dans son atelier de Fitzroy-Square, que Charles Blanc, en admiration devant la *Liseuse*, a dit que Gratia est considérablement en avance sur tous les pastellistes anciens et modernes. — Et c'est cette *Liseuse* que le ministère des Beaux-Arts acquit dans la suite et qui se trouve aujourd'hui à Paris, au palais de l'Elysée.

C'est aussi pendant son séjour en Angleterre qu'il a écrit son excellent *Traité de la peinture au pastel*, qu'il ne donna à l'impression que beaucoup plus tard.

Les succès obtenus par Gratia n'allèrent pas, hélas ! sans de grands tourments, sans de grandes peines. S'il avait pu vaincre et surmonter les difficultés premières, il n'en avait pas été de même dans son ménage, où il ne trouvait que motifs de chagrin et de découragement. Sa femme, aussi dépourvue de sentiments de bonne épouse que de bonne mère, le quitta, le laissant seul avec ses trois filles qu'elle abandonnait sans remords. C'était en 1867. Gratia eut le courage et l'énergie de quitter Londres, qui lui promettait le plus brillant avenir. Ayant de la famille à Lunéville, il n'hésita pas, dans l'intérêt de ses filles, à s'y réfugier ; il acheta une petite maison et ce fut le recommencement de tout. Quelques mois après, la plus jeune de ses filles, âgée de dix-huit ans, mourait de chagrin. C'est du moins ce qu'a pensé le pauvre père.

Ainsi donc, à près de soixante ans, Gratia devait refaire sa vie, se reformer une place, des relations ; fort heureusement, soutenu par une extraordinaire force morale, il se remit vite à l'œuvre et, dans la série de ses envois aux Salons, nous pouvons relever les portraits du *Comte* et de la *Comtesse de Bourcier ;* de la *Baronne de Bouvet ;* de la *Famille Gaillard ;* de Mme *Salomon de Rothschild* et de sa fille ; de Mme *Achille Fould ;* deux portraits de *Monseigneur de Lavigerie*, alors évêque de Nancy, qu'il voulait laisser en souvenir à sa mère et aux religieuses de l'Assomption, dont il avait fondé l'ordre. Il fit aussi les portraits du *Général de Montaigu*. du *Maréchal* et de la *Maréchale Bazaine*. deux pièces capitales qui furent brûlées pendant la Commune ; un *Lansquenet*, œuvre très importante, placée au musée de Strasbourg, brûlée en 1870.

Nous en passons, tant au pastel qu'à l'huile, exécutés de 1881 à 1895.

En 1896, enfin, et comme pour couronner son œuvre, Gratia entreprend une de ses pages les plus impressionnantes, son *Moine pensant*, toujours d'après lui-même. Il avait alors quatre-vingt-un ans et consacra presque une année à le parfaire. La facture en est large, le dessin impeccable, le coloris puissant. Quelle vie intense il a su mettre dans ce regard ! Comme on sent l'homme qui a pensé, vécu, souffert ! Les ombres sont profondes, les lèvres remuent, les chairs vivent,

palpitent, tant elles sont justes de ton et tant celui-ci est d'une division savante ! La barbe est d'une étonnante vérité. Ce beau moine, à la robe de laine blanche ornée d'une croix noire sur l'épaule, fut fait dans un petit appartement de l'avenue Laumière, aux Buttes-Chaumont. L'artiste n'avait plus d'atelier.

Après vingt années de séjour à Lunéville, Gratia attiré par Nancy, sa coquette voisine, y transporta ses pénates. Il venait de se créer un nouveau ménage. Mais depuis au moins quinze ans déjà, il y avait un pied-à-terre que lui avait gracieusement offert M. Gaillard, sur la place d'Alliance. C'est là qu'il passait quelquefois des mois entiers et en d'autres temps deux ou plusieurs jours par semaine. Ce n'est qu'après la mort de M. Gaillard qu'il s'installa définitivement dans cet appartement du faubourg Stanislas, dont les fenêtres donnent sur le couvent de l'Assomption. Ce fut là un agréable séjour et une phase de sa vie presque heureuse. Il eut des cours suivis et il fut choyé, adulé, apprécié.

C'est en 1870, que l'Académie Stanislas lui a décerné la médaille d'honneur comme suite à la première médaille qui lui avait été attribuée l'année précédente. L'Association des Artistes lorrains se fonde en 1892. Gratia en est le premier président.

Et voilà qu'en 1893, à soixante-quinze ans, alors qu'il venait de terminer le *Moine chantant*, Gratia tomba très malade. Dans sa crise, il crut à la persécution, s'imagina que ses compatriotes le jalousaient et interceptaient le travail qui pouvait lui venir. Il en fut affecté. Par surcroît, une mauvaise plaisanterie que lui firent de jeunes artistes, vint mettre le comble et il voulut quitter la Lorraine. Les siens l'emmenèrent à Rouen.

Ce départ fut touchant et bien réconfortant pour le vieux maître, qui s'expatriait, cherchant ailleurs la paix qu'il n'avait plus et qui est si nécessaire à un homme de cet âge, dont la vie n'a été qu'une lutte continuelle. Il fut l'objet de nombreuses manifestations de sympathie et, parmi celles-ci, d'une touchante démarche de ses élèves qui, en lui offrant en souvenir un bronze d'art, lui dirent en quelques vers émus que cette jeunesse, en bonne jeunesse, savait encore l'apprécier et l'aimer.

Pendant quinze mois qu'il habita la Normandie, il n'eut pas un portrait à faire, il ne vendit pas un tableau et ses petites économies diminuèrent vite. Cependant, Gratia avait deux tout jeunes fils à l'avenir desquels il fallait songer. On revint à Paris. C'est à ce moment que M. R. Poincaré, alors ministre des Beaux-Arts, fit acheter par l'Etat la *Liseuse*, pour laquelle avait posé celle des filles de Gratia morte à dix-huit ans. Le ministre fit verser deux mille francs à l'artiste en échange de son pastel. Peu après, le musée de Nancy lui acheta pour mille cinq cent francs le portrait de sa première femme.

A Paris, les frais étant énormes, on ne fut pas toujours au large. Mais Mme Gratia est une vaillante qui, pour faire face aux multiples besoins de son monde, n'hésita pas à se jeter elle-même dans la lutte. Parmi ses élèves en piano, plusieurs ont déjà remporté de nombreux succès.

Le fils aîné tient aujourd'hui sa situation. Il est un brillant musicien, compositeur distingué, auteur d'ouvrages techniques sur l'étude rationnelle de la musique, du piano, qui le classent parmi les travailleurs à l'esprit scientifique, chose rare chez les artistes. Nous le connaissons bien dans nos LL.·., où il organise de si brillantes Col.·. d'harmonie, et nous aimons en lui le meilleur des F.·..

Le second, Maurice, cherche sa voie au théâtre (1).

Gratia fut membre de la Société des Artistes français dès son début et,

(1) Actuellement jeune premier au nouveau théâtre François-Coppée.

depuis une dizaine d'années, MM. Bonnat et Tony Robert-Fleury lui avaient fait obtenir une petite pension pour services rendus à l'Art. Mieux que cela même, le Conseil d'administration de cette Société le reçut dans sa maison de retraite, récemment terminée, de Montlignon.

Quand on allait voir le vieil artiste, au sommet de Montmartre, il ne fallait pas le complimenter au sujet de son grand âge, car il vous eût dit qu'il est triste de vieillir, que l'on reste isolé, que tous les amis sont morts. Mais il était demeuré bon, aimable, prévenant. Malgré sa surdité, lorsqu'il avait un auditeur attentif et sympathique, il retrouvait sa verve. Il contait cent anecdotes intéressantes se rapportant aux hommes illustres qu'il avait connus et aimés. C'est avec attendrissement qu'il parlait de ceux qui lui avaient rendu service.

En retraçant, même à grands traits, cette vie d'un homme supérieur, j'ai cru faire acte utile et remplir un pieux devoir. Si je m'en tiens à cette rapide esquisse, c'est que j'estime qu'une vie de simplicité doit être simplement dite. Cependant, ma tâche serait incomplète si, après avoir établi la charpente d'une iconographie un peu sommaire, je ne donnais quelques lignes sur la technique savante de notre grand compatriote.

Certes, je ne puis rien ajouter à ce qui a été dit, des milliers de fois, sur la pureté de son dessin et la virtuosité de sa couleur. Les critiques d'art les plus éminents lui ont décerné la palme du plus grand mérite et n'ont pas craint de le mettre au niveau des plus grands maîtres du pastel. C'est qu'il ne traitait pas seulement ce genre simplement, en délicat; il ne se laissait pas aller aux beautés d'un hasard facile. Chez lui, tout était voulu, prémédité.

Grâce à ses dessous très chauds et faits de tons qui ont l'air de n'avoir aucun rapport avec la réalité, il arrive à une puissance d'effet qui est loin d'être commune parmi les maîtres. Sur ces dessous il revient, suivant son chemin, avec des entrecroisés de tons divers qui se mélangent dans l'œil en des tonalités aériennes d'une infinie douceur. C'est à l'aide de cette harmonie chromatique si savante et parfois si audacieuse qu'il sait prêter à la matière cette suavité qui donne la sensation la plus parfaite de l'idéalisme le plus pur. C'est avec cette science profonde des mélanges optiques, qu'il sait mener à bien ses merveilleux fonds, qu'il sait envelopper ses modèles d'une mystérieuse lumière, atmosphère douce et discrète. C'est grâce à cette grande érudition qu'il sait donner la vie et le palpitant à ses chairs.

Gratia connaît à fond l'art si difficile du portraitiste. Très physionomiste et fin scrutateur, il sait lire dans les replis les plus cachés de son modèle et, très maître de lui, il peut écrire ses découvertes dans des portraits bien vivants, non pas d'une vie quelconque, mais de celle propre du modèle. Tout ce que l'on peut dire sur ce point est creux et vide à côté de la réalité. Il faut voir un portrait signé de Gratia pour en respirer tout le charme.

On a souvent prétendu que le pastel est un art efféminé. Les œuvres de Gratia démentent cette assertion. Il n'est pas possible d'être plus puissant et plus mâle. Entre de bonnes mains, l'huile ne peut pas donner plus de vigueur et de fermeté que n'en obtient, à l'aide de ses crayons de couleur, cet extraordinaire virtuose.

J'ai eu l'honneur et le plaisir de poser devant Gratia en 1895, et c'est avec le plus grand intérêt que j'ai pu suivre la marche de son travail. Dans un dessin des plus sommaires, préparé à la sanguine, où il se contente simplement d'indiquer les distances qu'il vérifie au compas avec la plus scrupuleuse exactitude, il établit des masses au pastel. Ses ombres, dans les chairs, sont préparées au

carmin foncé très fondu, afin qu'il ne se mélange pas au travail qu'il superposera dans la suite. Ce sont là des dessous dans lesquels il a soin d'exagérer la vigueur. Ces dessous, il les établit pour les draperies aussi, et toujours avec des tons qui n'ont rien de commun avec la réalité. — Ce point de départ, qui semble être basé sur la fantaisie, est au contraire très voulu, et je puis certifier que rien n'est plus curieux que de voir le mécanisme de la reprise se faisant en larges traits, toujours avec des tons inattendus. Et voilà que ces superpositions vous donnent un aspect immatériel qui s'approche doucement du réel. Cette savante menée des mélanges optiques, qui semble tenir du miracle, relève tout simplement d'une science que le peintre connaît à fond.

Souvent, on a reproché à Gratia d'avoir, surtout dans ses portraits de femmes, sacrifié la mode au genre un peu démodé du drapé. A cela il est facile de répondre que l'artiste a voulu éviter à ses modèles la désagréable surprise du ridicule dont se parent les modes lorsque la vogue a cessé. Y a-t-il, en effet, rien de plus inélégant que les élégances qui ont cessé de plaire ? Et on est parti de là pour dire à Gratia qu'il n'était pas de son temps.

Ce n'est pas simplement, il faut bien le reconnaître, parce que Gratia a souvent drapé ses modèles femmes, qu'il nous rappelle l'époque aimable où les bergères étaient des marquises. C'est par bien d'autres points qu'il évoque ce joli temps de galanterie et d'exquise politesse. Mais ce n'est qu'un rappel un peu vague et, quoi qu'on en dise, très modernisé, sinon par l'agencement, du moins par une science moins empirique de la couleur. Et, lorsqu'il y aura un peu plus de recul pour juger son œuvre, on verra mieux la liaison que son labeur d'un siècle est venu mettre entre le dix-huitième siècle et le nôtre. Le suranné alors ne lui sera plus reproché, Gratia sera parfaitement à sa place et, enfin, bien de son temps. *Natura non facit saltus* (1).

Il nous reste à rendre hommage à notre regretté Gratia en sa qualité de Maçon.

Initié en 1848, à Londres, à la Loge française de *La Tolérance*, n° 538.

Maître en 1851.

Vén∴ en 1863, 1864, 1865. — Le règlement interdisait qu'un Vén∴ demeurât plus d'un an au plat∴ de Vén∴. Mais ses FF∴ l'aimaient tellement et appréciaient si grandement ses hautes qualités, qu'ils firent les démarches nécessaires pour obtenir trois années de suite la dispense les autorisant à le renommer.

Rien n'est plus beau, — disait-il — que le titre de ma Loge : *La Tolérance !*

Grand admirateur des symboles et de la discipline maç∴, il considérait que c'était une fort belle idée que d'avoir institué celui du G∴ A∴ de l'U∴ permettant ainsi à toutes les croyances, à toutes les philosophies spiritualistes et matérialistes de venir en toute Frat∴ se retrouver dans le Tem∴ Maç∴.

Il se maria civilement et se fit enterrer de même.

Presque mourant, quelques jours avant sa fin, ne pouvant plus parler que difficilement, un prêtre vint le voir ; mais, sentant sa fin prochaine et affirmant ses idées libres, il fit l'effort considérable pour lui de se retourner et de dire : « *Laissez-moi* ». Il croyait en une force créatrice, intelligente, bonne, et croyait en la pluralité des existences disant qu'il se pouvait que notre moi évoluât

---

(1) Nous avons extrait ces notes biographiques et artitsiques de : *Le Pastelliste Ch. L. Gratia*, par A. Recouvreur. — Edition de la *Revue Lorraine Illustrée.* — 1908.
Nous prions le lecteur de se reporter aussi au premier article que nous avons publié sur notre F∴ Gratia, dans le n° de septembre 1911 de *La Lumière.*

sans fin dans l'infini, que nos travaux, nos actes, nos pensées, nos peines nous constituaient un être psychique modifiable et à la mort attiré sympathiquement par telle ou telle planète adéquate à son degré de perfectionnement, et qu'il y avait ainsi quelque chance de retrouver les êtres chers disparus avant soi. Mais ajoutait-il : « Personne n'en est revenu, et le plus malin ne peut dire ce qui EST. »

G.·.

L'Obédience mixte « Le Droit Humain »

AUX INDES

Nous devons à l'obligeance d'une T.·. C.·. S.·. du *Droit Humain*, et pour les lecteurs de la *Lumière*, la communication de la photographie reproduite ci-dessous qui représente un groupe formé de membres des RR.·. LL.·. Maçon.·.



Groupe de Maçons et de Maçonnes aux Indes (rite mixte).

mixtes de l'Ordre Maçon.·. mixte *Le Droit Humain*, et du Suprême Conseil universel mixte aux Indes.

Voici des FF.·. et des SS.·. Anglais, Hollandais, Français, Hindous, et de l'île de Ceylan, qui se sont réunis dans l'Inde anglaise, à Adyar, à l'occasion de la pose de la première pierre d'un nouveau Temple destiné à abriter les Maçons de l'Ordre Mixte.

Cet ordre, nous dit-on, travaille à obtenir la Justice sociale et la paix universelle par la proclamation du DROIT HUMAIN, consacrant dans les lois de tous les pays, l'égalité entre l'homme et la femme.

Le Suprême Conseil Universel Mixte, constitué au Zénith de Paris, par

48° 50'14" de latitude nord, le 11e jour du 5e mois de l'année 1899, E.·. V.·., est, on le sait, une Obéd.·. Maçonnique génératrice et régulatrice d'Ateliers Maçon.·. travaillant au Rite Ecossais ancien et accepté, du 1er au 33e degré. Sa juridiction s'étend sur toute la terre.

Ce Supr.·. Cons.·. est composé de Gr.·. Insp.·. Gén.·. et de Grandes Insp.·. Générales du 33e et dernier degré, appartenant à tous les pays des deux hémisphères dans lesquels existent des Loges et des Ateliers Mixtes de Hauts Grades constitués par lui. Par son organisation toute spéciale, cet Ordre Maç.·. mixte a un véritable caractère international.

C'est au docteur Georges Martin, ancien sénateur de la Seine, que l'on doit sa fondation, et sa femme, la T.·. Ill.·. S.·. Marie Georges Martin, est la Gr.·. Maît.·. présidente du Suprême Conseil.

Les Temples Maç.·. de cet Ordre, du 1er au 30e degré inclus, sont ouverts à tous les Maçons, sans distinction de Rites ni de nationalités, pourvu qu'ils se fassent reconnaître comme initiés au degré auquel on travaille au moment où ils se présentent en visiteurs.

L'Ordre Maç.·. mixte est une institution de fraternité universelle qui ne fait aucune distinction de sexes, de races, de nationalités, de cultes, ni d'idées philosophiques pour l'admission de ses adeptes.

Ne se réclamant d'aucune révélation divine et affirmant bien haut qu'elle n'est qu'une émanation de la raison humaine, cette institution fraternelle n'est pas dogmatique; elle est rationaliste.

Dans le groupe ci-dessus, les SS.·. ayant le front marqué d'un point sont des Hindoues que leurs maris (FF.·. du *Droit Humain*) ont amenées à penser librement et à se dévoiler.

La S.·. qui est placée au premier rang au milieu, est la S.·. Annie Besant, 33e, à sa droite est la S.·. Francesca Arundale, 33e, à la droite de celle-ci, le F.·. Arundale, 30e.

On sait, que le siège de la plupart des LL.·. du *Droit Humain*, à Paris, est 51, rue du Cardinal Lemoine.

" La Flûte Enchantée "

La traduction complète de l'œuvre de Schikaneder.·. et de Mozart.·., d'après le texte original de 1791, avec adaptations pour le chant, par J. G. Prod homme.·. et Jules Kienlin.·. vient de paraître à la Librairie de l'Aca cia, 61, rue de Chabrol, Paris.

Cette version a été retenue par le Théâtre Royal de la Monnaie à Bruxelles, pour être jouée dans le courant de décembre 1912.

Un vol. in-8, avec portrait de Mozart, avec préfaces des plus intéressantes au point de vue musical, historique et initiatique, par J. G. Prod'homme, Am.-André Gédalge et Jules Kienlin.

Prix, broché, 3 fr. 50, port en plus, 0 fr. 50, cent.

La lecture de cet ouvrage est indispensable aux Francs-Maçons.

LA FRANC-MAÇONNERIE, L'INITIATION ET LE SPIRITUALISME

.·.

CONFÉRENCE DU F.·. OSWALD WIRTH
Rédacteur à *L'Acacia* et à *La Lumière Maçonnique* (1).

Faite à la séance publique de l'ALLIANCE SPIRITUALISTE, le jeudi 28 mars 1912, à l'Hôtel des Sociétés Savantes.

Le conférencier s'est proposé comme but de donner une idée aussi exacte que possible de la Franc-Maçonnerie, dont le public n'entend parler que par des détracteurs passionnés, ou par de rares apologistes, qui ne veulent mettre en lumière que les beaux côtés de l'institution.

En réalité, la Franc-Maçonnerie a ses défauts, comme tout ce qui est humain. Elle ne se flatte pas d'une origine divine, et, si elle s'attache à réaliser un idéal très élevé, elle ne se dissimule pas, qu'en raison même de l'élévation de cet idéal, la réalisation pratique n'en saurait être que très imparfaite.

Voulant ensuite donner un aperçu de la genèse de l'institution, le conférencier rappela húmoristiquement la légende qui fait remonter la Franc-Maçonnerie au paradis terrestre. Après la chute, nos premiers parents furent, en effet, revêtus de tabliers, puis condamnés au travail. Ils durent désormais tout conquérir par leurs propres efforts. — La Maçonnerie n'y voit aucune malédiction, puisqu'à ses yeux le travail fait la grandeur et la gloire de l'homme, devenu agent du progrès, et, par suite, collaborateur de Dieu dans le Grand Œuvre de la création.

Pareille conception, il est vrai, ne peut procéder que d'un esprit d'orgueil diabolique. Aussi n'a-t-on pas hésité à rattacher la Maçonnerie à Lucifer, le chef des anges révoltés. Ici encore le mythe est acceptable, car, s'il y a eu insurrection dans le ciel, antérieurement à toute création matérielle, c'est qu'il devait y avoir de terribles abus à la cour céleste ! Que Lucifer se fût révolté tout seul, cela eût pu être de sa part un indice de mauvais caractère, chose difficilement explicable, étant donné sa qualité d'archange. Mais puisque une bonne part des légions angéliques se sont rangées de son côté, il faut croire que la révolte était motivée par des abus hurlants de l'administration divine ! En somme le Porte-lumière représente l'esprit d'émancipation, et, à ce titre, la Maçonnerie accepte d'être luciférienne.

Mais, trève de mythologie. Redescendons sur la terre. Nous y trouvons des ruines de constructions, d'une extrême antiquité. Elles prouvent que, dès les âges les plus reculés, des associations professionnelles de constructeurs se sont constituées, car un édifice important n'est pas l'œuvre d'un seul homme, ni même

---

(1) Résumé par un Franc-Maçon. Nous empruntons ce résumé au numéro d'avril du Bulletin de *l'Alliance Spiritualiste*, dont le directeur est notre éminent confrère M. Jounet (75, avenue Mozart, Paris).

d'un petit groupe d'hommes. Sans doute, tant qu'il ne s'est agi que d'entassement de pierres non taillées, toute une peuplade dépourvue de préparation technique a pu s'employer à ces travaux de défense dont les murs dits cyclopéens nous offrent des spécimens Mais, lorsque l'art intervint, lorsque des préoccupations de beauté ont dominé les constructeurs, lorsqu'ils ont élevé des temples où rien n'était laissé au hasard, tout au contraire y était symbolique, il faut de toute nécessité admettre qu'une initiation professionnelle était organisée, supposant des *Apprentis* s'efforçant d'acquérir l'habileté spéciale exigée des *Compagnons*, lesquels, pleinement instruits de l'art, deviennent *Maîtres*, capables d'enseigner et de diriger le travail d'autrui.

Nous savons qu'aux époques gréco-romaines, les bâtisseurs de temples s'étaient groupés en une vaste confraternité, qui avait ses mystères et professait ainsi une religion particulière, sanctifiant le travail jusque dans les outils servant à l'accomplir.

Cette religion secrète s'est transmise, sensiblement christianisée, à ces constructeurs du Moyen Age à qui nous devons tous ces chefs-d'œuvre de l'art ogival, dit gothique. Il n'en restera plus, cependant, au XVIIe siècle, que des superstitions.

C'est à cette époque, en effet, que les *Free masons* anglais commencèrent à faire parler d'eux. Survivants des anciens constructeurs, ils se disaient en possession de leurs secrets, qu'ils consentaient désormais à révéler à des personnes étrangères à l'art de bâtir. On pouvait ainsi se faire recevoir Maçon honoraire ou *accepté*. Comme les sciences occultes, telles que l'Astrologie et l'Alchimie, étaient alors en vogue, plus d'un adepte fut séduit par les promesses des Maçons. Le plus illustre de ces curieux fut assurément Elias Ashmole, savant antiquaire, qui se fit initier en 1646. Il croyait sans doute apprendre des choses extraordinaires ; aussi fut-il déçu en constatant que le fameux « secret » se bornait à quelques mots et signes de reconnaissance, puis à des rites symboliques assez insignifiants. On a prétendu qu'il s'était alors mis en tête de régénérer la Maçonnerie, et on lui attribue, très gratuitement d'ailleurs, la rédaction de nouveaux rituels, donnant le programme d'une transformation effective du profane en initié. Humilié sans doute d'avoir payé un bon prix ce qu'il estimait sans grande valeur, Ashmole se désintéressa, en réalité, des *Free masons* jusqu'en 1682, époque à laquelle il fut appelé à prendre part à la réception d'un ensemble de gentlemen. Conformément à l'usage, ceux-ci offrirent un « noble dîner » à leurs initiateurs, ce qui a dû réconcilier Ashmole avec l'institution, au sein de laquelle il ne joua autrement aucun rôle.

Ayant perdu toute sa raison d'être au point de vue professionnel, l'ancienne confraternité maçonnique allait s'éteignant, au commencement du XVIIIe siècle. Les hommes du métier s'en détournaient et les gens du monde n'y étaient pas attirés par un intérêt suffisant Les *Free masons* devenus rares n'en tenaient pas moins, cependant, à leurs anciens usages. Ils éprouvaient surtout le besoin de célébrer par un banquet le solstice d'été. Or, en 1717, les quatre loges qui existaient encore à Londres, résolurent de réunir leurs membres en une agape commune. Ainsi on fut un nombre respectable, et, en vue d'assurer l'avenir, il fut décidé que les quatre loges, tout en conservant chacune son individualité, resteraient groupées en grande Loge ayant à sa tête un Grand Maître.

Ainsi, très inconsciemment comme tant d'autres grandes choses, naquit la Franc-Maçonnerie moderne, institution qui devait se répandre dans le monde entier et jouer un rôle considérable au point de vue de l'émancipation humaine.

Des préoccupations mesquines ont, au début, fait agir de très humbles personnages qui ne prévoyaient pas l'avenir et sentaient tout au plus confusément, qu'en raison de la haute antiquité qu'ils lui attribuaient, la Maçonnerie ne devait pas disparaître.

Le nouveau groupement n'eut plus, désormais, qu'à obéir à son instinct de conservation. Pour se développer et prospérer, il lui fallait la considération publique. On s'efforça donc d'y attirer des personnages illustres, et l'on se sentit sauvé, lorsqu'un noble lord accepta la grande maîtrise.

Le prestige social assura le concours d'intellectuels, qui, tout naturellement, songèrent à adapter la nouvelle institution aux besoins de l'époque. Or, on était hanté alors par des idées dont le rédacteur du premier document maçonnique officiel se fait l'interprète.

Appelé à formuler la nouvelle loi de la Maçonnerie désormais « spéculative» et non plus « opérative » comme jadis, James Anderson traça, en effet, les lignes suivantes « en ce qui concerne Dieu et la religion » :

« Un Maçon est obligé, de par l'engagement qui le constitue Maçon, d'obéir à la loi morale ; et, s'il comprend bien l'Art, il ne deviendra jamais un stupide athée, ni un libertin irréligieux.

« Bien que dans les temps passés, les Maçons furent astreints, dans chaque pays, de pratiquer la religion dudit pays, quelle qu'elle fût, on estime désormais plus opportun de ne leur imposer d'autre religion que celle sur laquelle tous les hommes sont d'accord, et de leur laisser toute liberté quant à leurs opinions particulières. Il suffit donc qu'ils soient des hommes bons et loyaux, gens d'honneur et de probité, quelles que soient les dénominations ou les convictions qui les distinguent.

« Ainsi la Maçonnerie deviendra le centre d'union et le moyen d'établir une sincère amitié entre personnes qui, en dehors d'elle, fussent constamment demeurées séparées les unes des autres ».

Il s'agissait donc de faire abstraction des croyances, qui divisent les hommes, jusqu'à les armer les uns contre les autres. La prétention de posséder la vérité et de l'imposer à autrui avait déchaîné des guerres funestes. Les esprits généreux rêvaient d'harmonie et de paix entre les hommes, qui devaient être laissés libres de se faire une conviction, pourvu que leur conduite fût irréprochable.

Organisation au service de pareils principes, la Franc-Maçonnerie se propagea avec une extraordinaire rapidité. Elle semblait attendre et l'on vit se rallier à elle des hommes les plus distingués du XVIIIe siècle.

Mais, en prenant racine dans les milieux très différents, la Maçonnerie devait, à la longue, se diversifier. Chez les Anglo-Saxons, elle est restée formaliste, soucieuse de sa respectabilité, et, partant, très insignifiante au point de vue de l'action transformatrice qu'elle devrait exercer sur la société profane, dont elle épouse religieusement tous les préjugés ; chez les Latins, elle a, au contraire, affiché la prétention de refaire le monde, en s'arrogeant le droit de tout discuter.

Cette tendance intellectuellement révolutionnaire s'est d'ailleurs développée surtout en France, où la Maçonnerie importée d'Angleterre s'est radicalement transformée. Alors que les Anglais pontifient gravement et fastidieusement, quitte à se dédommager ensuite, autour d'une table bien servie, de l'ennui qu'ils se sont imposé, les Français pérorent à perte de vue, se grisant de paroles et de belles théories. Ils pratiquent il est vrai, eux aussi, le rituel ; mais ce n'est plus celui des Anglais.

L'imagination latine n'a pas pu se contenter de formalités baroques, peu en rapport avec l'idée que nous nous faisons de rites initiatiques. Un profane, à notre sens, n'est pas consacré Maçon par la vertu sacramentelle d'un cérémonial arbitraire. Il ne le devient qu'en se transformant effectivement, et le rituel doit mettre en scène les phases successives de cette transformation. S'inspirant de cette donnée, les Maçons français du XVIIIe siècle ont peu à peu mis au point le symbolisme maçonnique. Ils nous ont ainsi légué un chef-d'œuvre qui n'est attribuable à aucune personnalité particulière, si bien que l'inspiration du Diable doit sembler évidente aux adversaires de la Maçonnerie. Notons, à ce sujet, que le Diable a toujours eu une prédilection pour les constructeurs, leur aidant à jeter des ponts sur des précipices effrayants, ou fournissant le plan des plus belles cathédrales.

Quant à l'initiation, elle se confère en trois grades, qui correspondent aux trois degrés de la vie spirituelle des mystiques chrétiens : vie purgative, vie illuminative et vie unitive.

Pour obtenir le grade d'Apprenti, le récipiendaire doit subir, en effet, une série de purifications, ayant pour rôle de le débarrasser intellectuellement de tout ce qui l'empêche de voir la lumière initiatique, et moralement de tous les défauts contraires à son incorporation à la confraternité maçonnique.

Après avoir appris ainsi, d'une part, à se comporter en homme libre respectueux de la liberté d'autrui, il est appelé à passer du négatif au positif, car il n'a dû préalablement rejeter le faux, qu'afin de pouvoir ensuite s'assimiler le vrai.

Cette assimilation progressive conduit à l'illumination du grade de compagnon, qui s'acquiert à la suite de cinq voyages symboliques, au cours desquels l'initié s'exerce au travail, à la mise en pratique de ses connaissances théoriques, si bien qu'il se rend apte à participer effectivement au Grand Œuvre du Progrès ou de la Construction universelle.

Quant au troisième grade, il n'est que la synthèse des deux premiers. Pour devenir Maître, il faut posséder un art à fond, en approfondissant tout ce qui s'y rapporte. Après avoir été aussi loin qu'il a pu aller, le Compagnon reviendra donc lentement sur ses pas, examinant tout et s'attachant à tout comprendre. Il sera ramené ainsi à son point de départ, où les choses se révéleront à lui telles qu'elles sont. Sans se faire aucune illusion, il saura désormais comment de la corruption doit surgir le bien. A force de dégrossir la pierre brute, de la tailler en pierre cubique, et de la polir, il aura fini par la transformer en pierre philosophale, car le symbolisme de la Franc-Maçonnerie fournit, en ces matières, la clef des allégories alchimiques.

La maîtrise enseigne d'ailleurs que les institutions ont beaucoup plus à craindre des ennemis intérieurs que des adversaires du dehors. Ce sont trois mauvais compagnons qui assassinent l'architecte Hiram, personnification de l'esprit maçonnique et de la tradition vivifiante de l'Ordre. Ces meurtriers figurent : 1° les inintelligents, incapables de comprendre la Maçonnerie, dont ils critiquent inconsidérément les usages, en préconisant de pseudo-réformes qui sont des mutilations ; 2° les fanatiques, gens à esprit étroit, condamnant toute opinion qu'ils ne partagent pas, si bien qu'ils excommunient et prétendent exclure de la Maçonnerie, tous les Maçons qui ne sont pas de leur avis ; 3° enfin les ambitieux, qui, loin de se mettre au service de la Maçonnerie, ne songent qu'à s'en servir pour la satisfaction de leurs intérêts personnels.

Prévoyant que les éléments fâcheux introduits dans son sein menaçaient

son existence, la Franc-Maçonnerie a voulu que tout nouveau Maître sache retrouver par lui-même la parole perdue et faire revivre en sa personne l'esprit de la pure tradition. S'il y parvient réellement, il réalise l'idéal de la vie unitive des mystiques, en ce sens, qu'il déchiffre désormais le plan du Grand Architecte de l'Univers et se consacre, de toutes ses forces, à son exécution.

Ce qui caractérise, au surplus l'initiation maçonnique, c'est qu'elle n'inculque aucune doctrine et se borne à enseigner à chercher par soi-même la vérité. S'il y a trois phases dans cette recherche, c'est que l'esprit humain ne saurait passer d'emblée des ténèbres à la vraie lumière. Celle-ci pénètre tout d'abord dans la Loge, ou dans le cerveau, par la fenêtre symbolique ouverte à l'Orient. Or, les premiers rayons du soleil, ceux qui dissipent les brumes matinales sont agressifs : ils dissolvent les vapeurs, et ressemblent à la raison jeune fraîchement émancipée, qui ne veut voir autour d'elle que des erreurs qu'elle combat, avec impétuosité. Cette philosophie iconoclaste fut au XVIII siècle celle de Voltaire, comme elle est encore de nos jours celle de M. Homais. Ne la méprisons pas, mais rappelons-nous qu'elle ne correspond qu'au premier degré d'une illumination plus complète.

Le second degré s'offrira dans le positivisme scientifique qui suppose que le soleil, parvenu au méridien, darde ses rayons par la fenêtre du midi, projetant un minimum d'ombre autour des objets, qu'il éclaire crument,, les faisant connaître avec toute la netteté possible. La constatation des faits, leur observation minutieuse et méthodique, s'oppose désormais à la foi, s'efforçant de substituer des notions positives aux négations hâtives des apprentis dans l'art de la pensée.

Mais il est une troisième fenêtre dans l'atelier où s'élaborent les idées. Elle correspond au vitrail en forme de rosace, qui, dans les cathédrales, resplendit de tous les feux du soleil couchant. Par elle, l'initié voit la lumière extérieure disparaître graduellement, alors que se lève en lui une autre clarté, synthèse de toute celle qui s'est accumulée en lui. C'est une lumière douce, qui n'a plus rien de batailleur. Quand la nuit est venue, elle semble se dégager de toutes choses, comme si rien n'était faux d'une manière absolue. Pour le penseur mûri tout, en effet, devient vrai, car il sait comprendre. Il respecte tout ce que les hommes ont cru : mythes, légendes, religions, systèmes philosophiques et superstitions. Ces dernières surtout lui paraissent dignes d'être étudiées, car un fond formidable de vérité doit nécessairement résider dans le noyau vital de croyances persistantes, qui paraissent absurdes, envisagées dans la grossièreté de leurs écorces.

Persuadé que la vérité peut se comparer à une étoile qui nous guide et nous attire, mais que nous ne pouvons ni atteindre, ni saisir, l'initié se rend parfaitement compte que sa sagesse ne saurait être mise à la portée du grand nombre. Une élite seule est appelée à penser avec indépendance, tout en renonçant à toute certitude de convention.

Or, en dehors des spécialistes de la pensée, la masse des hommes réclame des certitudes pour se guider dans la conduite de la vie. Ce sont les religions qui répondent à ce besoin ; aussi sont-elles toutes respectables en leur principe, à la condition qu'elles y restent fidèles et n'en soient point détournées, elles aussi, par de mauvais Compagnons, ennemis intérieurs qui les tuent quand leur heure est venue.

En Maçonnerie, les éléments fâcheux sont surtout représentés par ceux des adhérents qui sont venus à la Maçonnerie par haine de l'Eglise catholique. Il est toujours très ingrat d'entreprendre l'éducation maçonnique d'un anticlérical

persuadé que tout ce qu'enseignent les prêtres ne peut être que faux, si bien que, pour être dans la vérité, il suffit de nier tout ce qu'ils affirment. Ce dogmatisme à rebours n'a rien d'initiatique : aussi l'Eglise ne nous joue pas de plus vilain tour, qu'en nous envoyant une clientèle déplorable...

Ici le conférencier fut interrompu par l'abbé Tourmentin, directeur de la *Franc-Maçonnerie démasquée*, organe de l'Association antimaçonnique de France. Cet ecclésiastique protesta avec véhémence que l'Eglise n'envoie personne à la Franc-Maçonnerie, etc...

Bien que nul ne se fût mépris sur le sens des paroles du conférencier, ce dernier expliqua comme quoi les prédications dirigées contre la Franc-Maçonnerie font connaître celle-ci et donnent, aux adversaires de l'Eglise, l'idée de s'y faire admettre. C'est donc indirectement et contre son gré, mais non moins efficacement, que l'Eglise contribue au mauvais recrutement de la Franc-Maçonnerie.

Cette conférence, en somme, a été empreinte d'un esprit de haute tolérance initiatique, donnant peu de prise aux récriminations des anti-maçons. Aussi l'abbé Tourmentin n'a-t-il plus reconnu la Maçonnerie qu'il combat. Il aurait voulu transporter le débat sur le terrain politique, mais l'Alliance Spiritualiste s'est refusée à le suivre.

Une autre conférence fut faite à cette séance, par notre S.·. Gédalge 33°, Vén.·. de la L.·. *Le Droit Humain* n° 1, de la *Maçonnerie Mixte*. Nous en reparlerons.

Une Vignette d'un Bref de Rose-Croix
du XVIIIe siècle

Le T.·. C.·. F.·. Lebey, memb.·. du Cons.·. de l'Ordre du Gr.·. Or.·. de France, nous a communiqué l'intéressante vignette ci-contre, prise sur un Bref de Rose-Croix, datant du grand siècle.

Ce bref est établi au nom du *Grand Chapitre général de France* (1), en 1785 *de la mort de notre rédempteur, le F.·. Chev.·. professant la religion chrétienne.*

Nous serions très heureux que des FF.·. voulussent bien nous aider en vue d'une explication plus détaillée de cette vignette symbolique, que nous comptons donner dans un de nos prochains numéros.

Pour ce qui est du fond du tableau, dans la vignette, nous trouvons dans le Rituel de Rose-Croix de Ragon (2), p. 17, les indications suivantes :

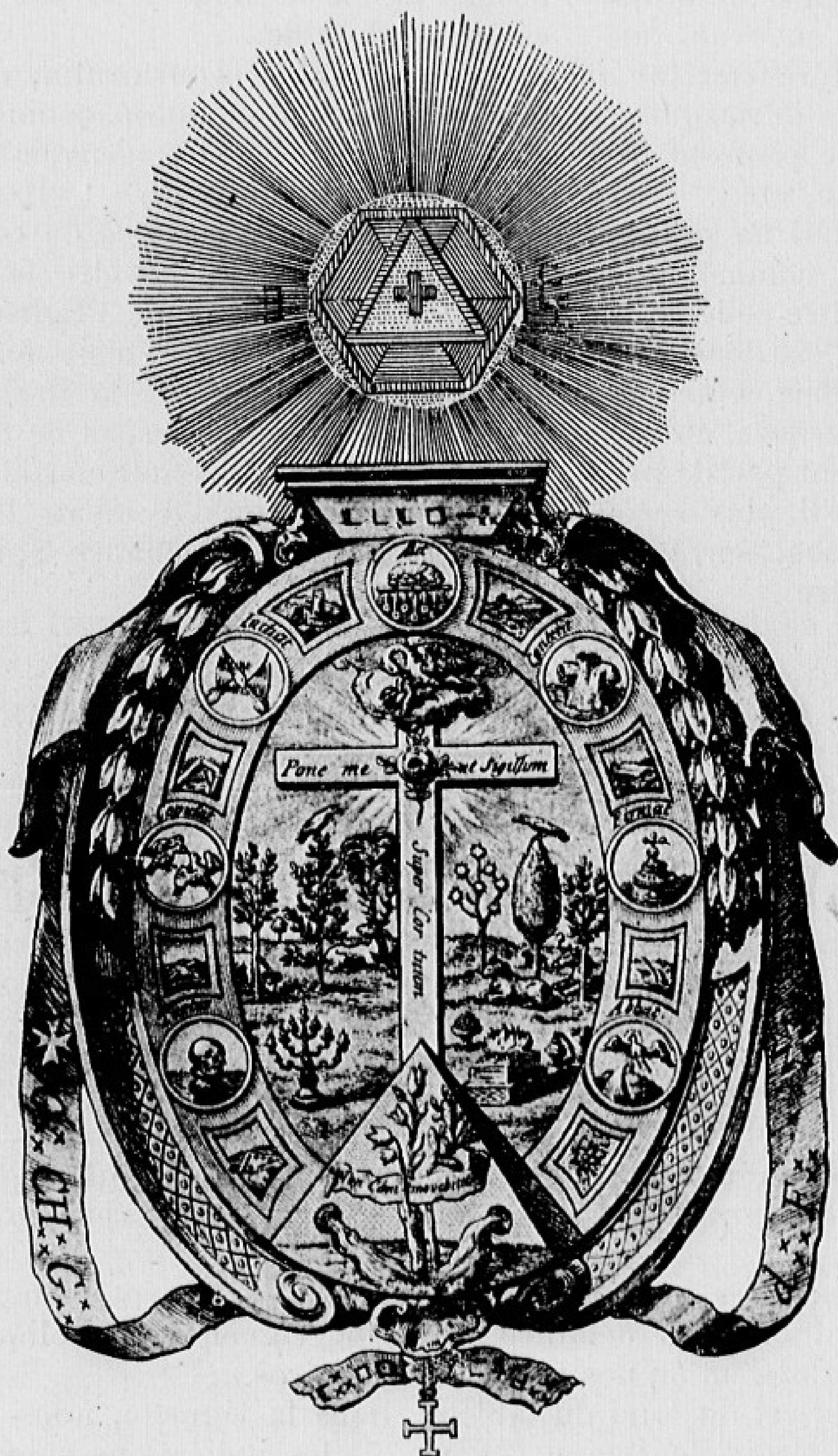
« Des auteurs ont cru trouver l'origine des R.·. C.·., ou du moins de leurs emblèmes, dans un livre de Jacques Typot, historiographe de Rodolphe II, et qui mourut à Prague en 1604. Ce livre est intitulé *Jacobi Typotii Symbola divina et humana Pontificum, Imperatorum, Regum*. Ce sont trois volumes minces in-f°, reliés ordinairement en un seul, publiés en 1601, 1602, 1603. Les figures sont de Gilles Sadler. Le troisième volume n'est pas de lui, mais d'Anselme de Hoodt. C'est au tome Ier, figure 4e, que se trouve, sous le titre de *Symbola*

---

(1) Sur le Grand Chapitre Général qui précède l'institution officielle au G.·. O.·. D.·. F.·. des Hauts Grades, voir *l'Histoire Maç.·.* de Jouaust.

(2) *Les Rituels des 33 grades*, de G.-M. Ragon, sont en vente aux bureaux de la revue.

Sanctæ Crucis, une planche dont s'autorisent ces auteurs, parce qu'ils y voient représentés (outre six arbres, sept étoiles à six branches, deux oiseaux, des



moutons, un livre, un lapin, un cerf, un cheval, une grande plante, une navette et deux sources), une croix surmontée d'un pélican, un chandelier à sept branches, un autel des parfums et un encensoir. (Ragon ajoute : un R.·. C.·. ne pourrait en revendiquer que la croix et le pélican). »

Sur le fronton, au haut du médaillon, dans l'inscription maç.·., il y a probablement une petite erreur ; la dernière lettre devrait être un F.

La reproduction de cette vignette figure sur la couverture d'un tirage à part de l'admirable étude sur le Stoïcisme, publiée dans la revue *L'Acacia*, par le F.·. André Lebey.

J. K.·..

Les Arcanes du Tarot[1]

(*Suite.*)

XI, LA FORCE

En Maçonnerie, *Sagesse*, *Force* et *Beauté* représentent le ternaire sur lequel repose toute la construction symbolique. Mais quelle est la Force devant laquelle s'inclinent les Initiés ? Le Tarot nous fournit la réponse, car ce n'est point sous les traits d'un athlète, musclé à la façon de l'Hercule Farnèse, qu'il a représenté la Force. La vigueur physique n'est pas celle qui doit dompter le lion furieux, dont la frêle et gracieuse jeune fille de l'Arcane XI maintient les mâchoires écartées.



Ce fauve, image de la force brutale qu'une énergie supérieure doit asservir, incarne la fougue indisciplinée, le feu des passions, dont l'ardeur devient destructive. C'est le *Lion* dévorant, qui marque dans le Zodiaque l'époque où le soleil devenu brûlant, dessèche et tue la végétation ; il est vaincu par la *Vierge* (Arcane III *Impératrice*), dont il a mûri les moissons.

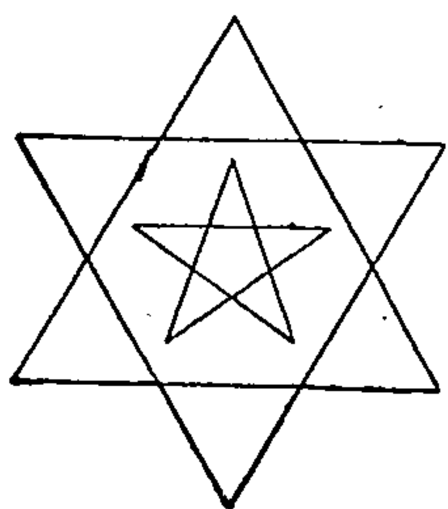
Ce n'est donc pas une bête malfaisante, en dépit de sa férocité. La rapacité qui accapare avec une rage égoïste, correspond à l'un des facteurs indispensables du progrès. C'est le Sphinx noir du *Chariot* (Arcane VII), celui qui tire avec colère, mais avec d'autant plus de véhémence et de vigueur.

L'Initiation se garde bien de stériliser cette source d'énergie, si inférieure ou impure qu'en soit la source. La vertu, le désintéressement, l'austère accomplissement du devoir, ne deviendront jamais le mobile de l'immense majorité des actions humaines. L'égoïsme sera toujours le grand stimulant qui déterminera les hommes à se donner de la peine pour agir. Mais les instincts individuels demandent à être dominés par une influence faite de pensée large et de volonté généreuse. Il faut que la vraie Force, celle de l'Intelligence (Arc. III), alliée à l'Action vitale coordinatrice (Arc. VIII, $3+8=11$), oblige les individualités à se mettre, bon gré mal gré, au service d'un intérêt supérieur à celui qu'elles poursuivent instinctivement.

(1) Voir les numéros précédents et notamment ceux de février et mars 1911, qui reproduisent les 22 Arcanes d'un Tarot inédit, reconstitué d'après des document du Moyen-Age et de la Renaissance.

Nos cellules constitutives tendraient à se dévorer entre elles, sans l'influence qui, dans notre organisme, correspond à l'Arcane XI. C'est encore cette influence qui rend possible la société humaine, en empêchant les hommes de se manger entre eux, comme ils n'ont que trop tendance à le faire.

Les Initiés ont le devoir de développer cette influence, en commençant par la faire régner en eux-mêmes, afin de pouvoir ensuite la faire rayonner autour d'eux, avec une intensité accrue de tout ce qu'il lui auront apporté de leur propre énergie. Ce n'est pas à tort que le nombre Onze a été considéré plus spécialement comme celui de l'Initiation (1). Ses décompositions en 5+6, 4+7, 3+8, 2+9 et 1+10 en précisent la signification, si l'on se rapporte aux Arcanes correspondants du Tarot. La combinaison 5 et 6 mérite d'ailleurs de fixer plus particulièrement l'attention, 5 se reportant au Pentagramme, ou Etoile du Microcosme, et 6 au sceau de Salomon, ou Etoile du Macrocosme. La réunion de ces deux étoiles en un seul pantacle nous montre l'esprit individuel humain devenu centre d'action de l'âme universelle. Celle-ci enveloppe, en quelque sorte, l'intelligence éclairée, pour concentrer sur elle la lumière et l'énergie agissante. Ainsi se développe la Force spirituelle, dont la femme de l'Arcane XI est la personnification.



De même que la Papesse (Arcane II), cette femme s'abrite sous un manteau de pourpre (spiritualité), dont la nuance tranche, avec les tons orangés ou écarlate, couleur de feu, de la crinière du lion (matérialité). Par l'azur de sa robe, autant que par sa chevelure blonde, la Force se rapproche d'ailleurs de l'Impératrice (Arcane III, Idéalité). Quant au vert et au jaune, qui s'associent aux deux couleurs principales, surtout dans les manches de la Force, il faut y voir l'indice d'une action s'exerçant matériellement (jaune) par l'entremise de la vitalité (vert).

La coiffure de la Force, analogue à celle du Bateleur (Arcane I), affecte la forme d'un huit couché ∞, allusion à la mentalité, capable de s'élever jusqu'aux notions embrassant l'infini. La couronne d'or s'y rapporte à la souveraineté de l'intelligence, et le plumeté chatoyant aux conceptions méthodiquement coordonnées.

Cet emblème commun aux Arcanes I et XI marque dans le Tarot les deux extrêmes de la série masculine, active ou dorienne, à laquelle s'oppose une série équivalente féminine, passive ou ionienne. La conquête de la Force est la récompense des Titans qui se sont élancés à l'assaut du ciel, résolus à *savoir*, à *oser*, à *vouloir* et à *se taire*. Les initiés de la plus haute antiquité ont vu, dans la victoire définitive remportée sur le lion symbolique, le couronnement idéal de leur carrière. C'est ainsi que le héros babylonien *Guilgamès* fut représenté, par les sculpteurs du palais de Ninive, serrant sous son bras gauche

---

(1) Le F∴ Ch.-M. Limousin, fondateur de l'*Acacia*, attachait une importance particulière au chiffre 11, qui, doublé, donne les 22 lettres de l'alphabet primitif, et triplé, les 33 degrés de la hiérarchie écossaise.

un lion vivant (1), image des énergies dont l'Initié doit savoir se rendre maître, sans les détruire. Il est à remarquer que ce dompteur n'a pour toute arme qu'une massue élastique, sorte de sac allongé fait d'une peau de bête et vraisemblablement rempli de sable. Le poème chaldéen, qui nous rapporte les hauts faits de Guilgamès, ne nous le vante, d'ailleurs, nullement à titre de guerrier ou de conquérant, mais uniquement comme investigateur du mystère et comme constructeur-architecte, on est tenté de dire comme de Franc-Maçon.

Interprétations essentielles.

1° L'énergie psychique, synthèse dominatrice des impulsions en lutte au sein de l'organisme. Le Sentiment uni à la Raison pour soumettre l'Instinct. Le Verbe individuel. Le rayonnement de Pensée-Volonté émis par l'individu pour faire triompher l'intelligence de la brutalité. La Science et la Sagesse humaines parvenant à discipliner les forces aveugles de la Nature.

2° Vertu, Courage, Calme, Intrépidité, Force morale capable d'en imposer à la force brutale ou aux passions égoïstes.

3° Une âme forte. Un dompteur influençant autrui, parce qu'il a su se maîtriser lui-même. Une nature énergique, portée à l'action. Travail. Activité intelligente. — Caractère vif, emporté, bouillant. Impatience, colère, témérité. Influence défavorable attribuée à Mars : vantardise, fanfaronnade, exhubérance exagérée, ou insensibilité, rudesse, grossièreté, cruauté, fureur, etc.

OSWALD WIRTH∴

CHRONIQUE MAC∴ INTERNATIONALE

MAROC

La Fr∴ Maç∴ au Maroc

La R∴ L∴ *Abd el Aziz* de la vall∴ de Tanger a célébré le 2 juin en une brillante ten∴ bl∴ l'adoption de plusieurs low∴. L'assistance était très nombreuse et très animée. De très intéressants travaux furent lus par des assistants tant prof∴ que ff∴ vis∴.

Nous citerons parmi les plus remarqués un ouvrage de Mlle Victoria Saez Vivas intitulé « A la recherche de la Vérité », celui du F∴ Israél sur « le Devoir », celui du F∴ Angel Sáez sur « la Charité » et celui du pro∴ Bernardo Raida sur la « Synthèse socialiste ». Ces deux derniers sont reproduits dans le numéro de juin du Bull∴ Off∴ rev∴ maç∴ du G∴ O∴ d'Espagne.

---

(1) Le Louvre possède deux statues colossales de *Guilgamès*, ou plus exactement *Guilgamech*, envisagé comme l'Hercule assyrien.

Dans ces discours les orateurs exposèrent le noble travail de la Maç.·. en faveur des doctrines de la liberté, du progrès et de la philanthropie.

Grâce aux efforts constants et persévérants des LL.·. *Abd el Aziz* et *Morayta* de la vall.·. de Tanger, la propagande de notre idéal gagne de plus en plus dans la société prof.·. de cette ville où nos saines doctrines sont considérées sous leur vrai jour au grand dam de nos ennemis qui ne réussissent pas à les discréditer.

Nos félicitations aux MM.·. de Tanger pour la campagne entreprise et leur louable persévérance à la continuer.

(D'après le Bull.·. Off.·. Rev.·. Maç.·. du G.·. O.·. d'Espagne.)

RUSSIE

LA RUSSIE ET LA F.·. M.·.

La Russie est actuellement le seul pays civilisé où la F.·. M.·. est strictement prohibée. Un F.·. M.·. est considéré dans l'Empire russe moderne comme un vulgaire criminel et s'il est pris en « *flagrant délit de maç.·.* », c'est la Sibérie ou le knout qui l'attend.

Cependant notre institution ne fut pas toujours la victime de tels procédés.

Dans l'Histoire de la littérature russe, par Petroff, le Dr Friedrichs cite le paragraphe suivant :

La F.·. M.·. russe a donné la lumière à plus d'une noble et belle personnalité. Au moment où cette institution se trouvait dans une situation florissante, Schwartz en était le chef. Il enseignait l'allemand à l'Université de Moscou et devint par la suite professeur de philosophie. Dans le but de provoquer dans les jeunes générations l'amour de la Vérité et de la Science, il créa un grand nombre de sociétés savantes. La grande activité de Schwartz est caractérisée par les faits suivants : la fondation d'écoles, la publication de manuels d'enseignement et de livres de morale ayant une base religieuse, la construction de librairies et d'imprimeries, l'envoi de professeurs à l'étranger pour compléter leur éducation, la fondation d'hôpitaux et de pharmacies.

Cependant, Eugène Schwartz bien que connu sous le nom de « *Père de la F.·. M.·. russe* » était réellement un « Rosicrucien ».

Le successeur de Schwartz fut Novikoff de 1777 à 1779, ce fut lui qui fonda la première revue mensuelle russe « *Utrenni Swet* » et publia la « *Gazette de Moscou* ».

Le 6 août 1822, le tsar Alexandre Ier, dominé par la néfaste influence de Metternich, supprima toutes les sociétés secrètes auxquelles adhéraient les F.·. M.·.. Les Loges suspendirent complètement leurs travaux et en 1826 le tsar Nicholas publia un autre décret interdisant formellement la F.·. M.·..

Il n'y a pas le moindre doute que l'action de la Russie à cet égard fut causée par l'influence du pape Pie VII. En effet, ce dernier est l'auteur de la bulle déclarant que les sociétés révolutionnaires de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal — les Carbonari et les Constitutionnels — appartenaient à la F.·. M.·.. Grâce à l'action des Jésuites, de Pie VII et de Metternich, la F.·. M.·. fut abolie en Russie.

Cependant, la Vérité est en marche, même en Russie ; de jour en jour le peuple devient plus fort, s'organise, acquiert la conscience de la Liberté et de

la Justice qu'il désire ardemment. Il nous est donc permis d'espérer que sous peu un vent de Renaissance fera renaître la F.·. M.·. russe.

AMERIQUE DU NORD

MASONIC WORLD. Juillet 1912.
5519 Monroe Avenue. — Chicago
Organe du Souv.·. Sanct.·. du Rite de Memphis, Moc.·. Egypt.

Dans une précédente chronique concernant l'évolution de la F.·. M.·. américaine, nous avons montré que certaines organisations telles que « *Palestine Lodge* » et certaines revues, par exemple, le « *Masonic Bibliophile* » revendiquaient énergiquement l'unification des rites, une entente plus fraternelle avec les organisations maç.·. européennes et ne cessaient de propager une doctrine ayant pour caractères principaux : une plus large tolérance et l'universalité de la F.·. M.·.. Les idées nouvelles germent et s'épanouissent en dépit de tous les obstacles, le conservatisme étroit et intolérant de certaines Grandes Loges anglo-saxonnes se modifie peu à peu sous la vigoureuse pression exercée par les idées modernes, par tous les FF.·. qui sentent que tout dogmatisme, quel qu'il soit, est contraire à la véritable fraternité et qui veulent à tout prix « internationaliser » réellement et de façon pratique les immortels principes de la F.·. M.·. universelle.

Dans le numéro de juillet du « *Masonic World* » nous trouvons une nouvelle confirmation de ce mouvement vers l'unification. En effet, le F.·. F. E. Raymond 33e, de l'Or.·. de San-Francisco, garant d'amitié auprès du G.·. O.·. de Madrid, Rite écossais ancien accepté, Or.·. de Washington et d'autres importantes puissances maç.·., nous rappelle que l'Europe est le berceau de la F.·. M.·. moderne, que les Loges américaines doivent abandonner leur hautaine intransigeance, elles doivent faire montre d'une plus grande tolérance et rechercher les moyens par lesquels les différentes organisations maç.·. du monde pourraient se grouper, s'entr'aider et consolider d'une façon stable et frat.·. les liens qui doivent continuer à les unir dans le même but et dans le même idéal.

Nous applaudissons de tout cœur aux paroles si sincères du T.·. I.·. F.·. Raymond.

Dans un article intitulé « *La F.·. M.·.. — Sa doctrine, son but, son avenir* » et dans lequel l'auteur nous montre en regard de l'histoire anglaise, l'évolution de la F.·. M.·. dans ce pays, nous avons lu avec une joie profonde le morceau suivant qui exprime avec tant de poésie et avec une si heureuse expression nos idées philosophiques les plus chères : « Lentement et douloureusement, l'Humanité accomplit sa grande révolution autour de l'axe brillant de la Vérité. La route est longue et depuis son origine les peuples et les nations ont vécu et sont morts.... Mais lorsque le long voyage sera terminé, nous verrons alors tomber les voiles sous lesquels se dissimule la Vérité et le symbole de sa radieuse incarnation nous apparaîtra. La torche de la Vérité illuminera alors le monde, la doctrine qui vient d'être annoncée deviendra la religion des peuples de la terre et à ce moment se réalisera l'idéal sublime qui, actuellement, se cache mystérieusement dans le symbole de la F.·. M.·.. Sans doute, ce jour est encore bien loin, mais son aurore précurseur rayonnera...

« Déjà, dans la balance sacrée de la justice éternelle, nous voyons de jour en jour diminuer les erreurs des peuples ; la valeur des principes éthiques, la Lumière et ses vérités augmentent pour préparer le triomphe final et la consolidation de son règne. »

« PALESTINE BULLETIN ». Juillet 1912
551-4 Equity Building. Detroit. Michigan.

Dans le dernier numéro de *La Lumière maç∴*, nous avons publié la traduction d'un article du F∴ Pitts, paru dans le *American Freemason* (Directeur le F∴ Morcombe) à Storm Lake, Iowa, U. S., et contenant une longue lettre du F∴ Oswald Wirth, dans laquelle celle-ci préconisait l'abolition des Grandes Loges et des gouvernements maç∴. Après avoir reproduit une partie de l'article de notre F∴ Oswald Wirth, le « *Palestine Bulletin* » ajoute les commentaires suivants :

« Pour nous, Maç∴ américains, cette proposition nous étonnera fort, car on nous a toujours appris que les Grandes Loges étaient indispensables à la F∴ M∴, que les Loges ne peuvent être créées que par des Grandes Loges, que la F∴ M∴ est un cadeau qui nous a été donné par quelque Grande Loge et qui peut nous être repris si nous ne faisons montre de soumission et de déférence à l'égard de la Grande Loge.

« Cependant, malgré ce que l'on peut penser des conclusions du F∴ Wirth, les bases de sa critique sont indiscutables. Les seules organisations légitimes sont les Loges. Les Grandes Loges constituent une innovation et leur seule justification est d'être utiles ou tout au moins inoffensives.

Il est parfaitement légitime d'étudier la question de savoir si elles sont utiles ou inoffensives.

« On peut ne pas être d'accord avec le F∴ Wirth en ce qui concerne l'abolition de cette institution ; cependant tout Maç∴ éclairé doit admettre que la proposition du F∴ Wirth est utile, celle-ci doit être connue de tous et recevoir la plus grande considération.

En effet si cette proposition était universellement considérée, elle modifierait complètement l'idée que l'on se fait des Grandes Loges, car, celles-ci remises à leur place seraient tout à fait inoffensives. La réforme aurait fait un énorme pas en avant si tout Maç∴ comprenait que la proposition du F∴ Wirth n'a rien de révolutionnaire et mérite d'être étudiée. Quelques-uns parmi nous sont pleinement d'accord avec le F∴ Wirth mais la majorité ne l'est pas et sa décision serait probablement de réformer les Grandes Loges, non de les abolir. Ce serait déjà accomplir une réforme que de considérer sérieusement la question et les arguments en faveur de l'abolition. »

La colonne de l'Apprenti dans la Chapelle de Roslyn

Le F∴ C.-M. June nous donne les détails suivants intéressants sur cette œuvre d'art :

La chapelle de Roslyn, à peu de distance d'Edimbourg, devint célèbre par le fameux poème de sir Walter Scott « La chanson du dernier troubadour ».

Construite en 1446, le maître maçon qui dirigeait la construction du monument entreprit un voyage d'études sur le continent européen dans le but de se procurer de nouvelles idées, bref une inspiration originale qui lui servirait à embellir la chapelle en question.

A son retour, il constata que son apprenti avait dessiné et fait ériger la colonne reproduite dans une photographie. Cette œuvre d'art était d'une haute originalité et d'une merveilleuse beauté.

La colère jalouse du maître maçon ne connut plus de bornes et saisissant le

maillet de son apprenti il lui fracassa le crâne. Au moment de l'inauguration de la chapelle, l'évêque de Saint-Andrew se trouvait à Rome ; il présenta au pape une pétition dans le but d'obtenir une dispense pour la purification de la chapelle souillée par ce meurtre. Cette dispense fut accordée, vu la merveilleuse beauté de cette colonne, l'ouvrage d'un seul homme inspiré par la gloire de Dieu.

C'est une variante de la légende d'Hiram.

Costumes historiques

Une photographie représente un groupe de FF.·. de « *Palestine Lodge* ». Les officiers de cette L.·. ont eu la curieuse idée de reconstituer autant que possible le costume des app.·. des anciens groupements de Maç.·. constructeurs de l'époque moyennâgeuse.

La coiffure ressemble à notre bonnet de pâtissier, mais elle est carrée.

AMERIQUE

The New-Age, organe du Sup.·. Cons.·. du Rite écossais, continue la publication des Mémoires du F.·. Freke Gould, l'historien maç.·. anglais bien connu dont les articles illustrés constituent d'intéressantes archives.

La F.·. M.·. américaine de quelque rite qu'elle soit, du nord ou du sud, elle aussi est en butte aux violentes attaques du parti clérical. Il va sans dire que ce sont les catholiques qui se montrent comme toujours les ennemis les plus irréductibles de la F.·. M.·.. Dans un intéressant article intitulé « *La F.·. M.·. et le cléricalisme* », le F.·. J.-W Norwood nous rappelle les luttes qu'eut à soutenir la F.·. M.·. américaine non seulement contre le parti catholique mais également contre la secte des Mormons et plus récemment encore contre l'Eglise zioniste dont le pape fut Dowie, parfait chevalier d'industrie et expert en escroquerie.

Le F.·. Norwood est d'avis que les F.·. M.·. doivent être prêts à continuer la lutte pour la Liberté. Nous sommes tout à fait d'accord avec lui, mais où nous ne comprenons plus très bien c'est lorsqu'il s'efforce de faire une subtile distinction entre « religion » et « cléricalisme ».

Une religion, c'est-à-dire un dogme spirituel, ne peut vivre sans prêtres, sans un clergé organisé pour la propagation de telle ou telle forme de croyance. Par conséquent, ce clergé quelle que soit son étiquette, doit forcément constituer tôt ou tard ce danger du cléricalisme qui est l'entrave la plus terrible au progrès et à la dignité humaine. L'Histoire est remplie de trop d'exemples pour que nous insistions à ce sujet.

« The New-Age », juin 1912

Le F.·. Louis Petta, Albanien, nous donne un aperçu des plus intéressants sur l'Albanie moderne actuellement le théâtre de tant d'événements tragiques. Le F.·. Petta est en outre en pleine communion d'idées avec les aspirations, les espérances et l'idéal de ce vaillant petit peuple. La province turque d'Albanie se compose de quatre vilayets et comprend une population d'environ 1.200.000 habitants. L'Albanien est le plus ancien habitant de la péninsule balkanique. La langue parlée par les indigènes est antérieure à leur propre histoire et dérive de l'ancien Illyrien. D'après la tradition, les Albaniens auraient suivi Alexandre le Grand dans ses conquêtes et les empereurs Constantin et Dioclétien étaient natifs de l'Albanie.

C'est un peuple brave, belliqueux, doué d'excellentes qualités et actuellement le héros d'une lutte magnifique pour la conquête de plus de liberté, de plus de progrès et pour l'amélioration de l'enseignement.

C'est avec un intérêt des plus vifs et beaucoup de sympathie que nous suivrons l'évolution de ce courageux petit pays.

CANADA

Ce pays, où pèse si durement la domination cléricale, a néanmoins le privilège de posséder en ce moment le doyen des francs-maçons. Du moins, il est permis de le croire, car le F.·. Couper, qui fut initié dans la Loge de Pollockshaw, en Ecosse, voici soixante-douze ans, en a aujourd'hui quatre-vingt-dix.

ETATS-UNIS

De Cincinnati (Ohio) nous arrive un nouveau magazine mensuel, *The Masonic Bibliophile* qui en était, au mois de mai 1902, à son deuxième numéro. Cette jeune et déjà florissante revue est une preuve vivante de la vitalité, aux Etats-Unis, de la presse maçonnique. Une jolie gravure nous montre la façade du Temple au premier étage duquel est installée la *Masonic Library* fondée en 1909 et pourvue aujourd'hui, grâce à l'association qui la possède èt la régit, d'ouvrages maçonniques anciens et rares.

∴

En dépendance de la Maçonnerie et organisé par elle, un Ordre féminin s'est fondé aux Etats-Unis : *Order of Eastern Star* (Ordre de l'Etoile-d'Orient), dans le but de venir en aide, moralement et matériellement, aux femmes, mères, filles, veuves et sœurs de francs-maçons.

En chaque Etat de l'Union, l'Ordre a ses chapitres. Il tient généralement ses réunions dans des locaux maçonniques. A la tête il y a un Grand Chapitre Général.

Le premier Grand Chapitre fut organisé en 1867 à Michigan. Aujourd'hui le seul Etat de l'Ohio compte trois cents chapitres avec plus de trente mille adhérentes.

URUGUAY

La Maçonnerie de ce pays, surtout depuis le Congrès maçonnique de Rome où elle envoya des délégués, se préoccupe d'étendre ses relations avec la Maçonnerie des autres nations.

Jusqu'ici, en effet, elle n'en a eu d'autres que celles de son Suprême Conseil avec les autres Suprêmes Conseils existants. Et cela semble insuffisant à nos FF.·. de ce grand pays si plein d'avenir, où les Loges symboliques sont gouvernées par un Pouvoir exécutif, chef suprême de tous les Rites, de tous les Hauts Ateliers et de toute l'administration.

Le *Bulletin Officiel* de janvier 1912 préconisait la nomination de garants d'amitié, par le G.·. O.·. d'Uruguay auprès des autres Grands Orients du monde.

Le Gérant : A. Quillet.

Imprimerie de Choisy-le-Roi. — J. Pausader, Directeur.